

TRADUCTION ET ENSEIGNEMENT DES LANGUES ⁽¹⁾

ELFOUL Lantri

A quel programme appelait le titre de ce Colloque ?

Quels rapports possibles entre la traduction et l'enseignement des langues ?

Deux grandes perspectives sont possibles, que nous explicitons d'emblée au maximum :

- le rôle de la traduction dans l'enseignement des langues,
- l'enseignement des langues dans la formation des traducteurs.

Le rôle de la traduction dans l'enseignement des langues est tellement ancien dans la tradition de beaucoup de pays qu'il a fini par être considéré « naturel ». Il n'a été sérieusement remis en question que depuis les années soixante de ce siècle par le formidable déferlement de la vague structuraliste, qui a suscité pour l'enseignement des langues (et surtout pour les langues étrangères) les méthodes dites « directes » et structurales-globales appuyées sur une technologie de plus en plus « sophistiquée » de l'audio-visuel...

Cependant l'expérience (surtout) a fini par révéler les limites de ces méthodes. D'où, sinon un retour aux méthodes traditionnelles, du moins la naissance de courants « révisionnistes » et chance à la réapparition d'un rôle possible de la traduction dans l'enseignement des langues étrangères ⁽²⁾.

(1) Ce texte est la reprise et l'expression de l'Introduction générale que nous avons présentée aux Journées d'Études organisées en mai 1989 par l'Institut d'Interprétariat-traduction d'Alger sur ce même thème. Il ne s'agit cependant pas d'une présentation des interventions au Colloque, dont seuls les titres nous étaient connus, mais d'une présentation générale d'un thème ou d'un domaine : seuls les rapports entre la traduction et l'enseignement des langues. Il ne s'agira pas non plus ici de présenter et de discuter des théories ou des thèses précises de tels ou tels spécialistes, mais seulement de dégager les grandes perspectives de réflexion et de recherche possibles dans ce domaine et de poser quelque jalons le long de certaines d'entre elles, en privilégiant le souci pédagogique de la poser quelque jalons le long de certaines d'entre elles, en privilégiant le souci pédagogique de la traduction, et plus spécifiquement encore dans celui d'Alger.

(2) Comme l'indiquait son titre même, « Pour la traduction dans l'enseignement des langues », l'intervention au Colloque de Jean-René Ladrail allait se placer entièrement dans cette seconde perspective.

La seconde perspective, prenant la traduction elle-même pour horizon et comme cadre de la réflexion, envisage les problèmes posés par l'enseignement des langues aux futurs traducteurs-interprètes. Ces problèmes sont inconnus des écoles et instituts de formation de traducteurs de niveau international où les étudiants admis maîtrisent déjà les langues qu'ils ont choisies et ne s'inscrivent que pour se former en traduction et / ou en interprétation. C'est donc dans les écoles et instituts où ces conditions ne sont pas (encore) remplies que se posent les problèmes de la finalité et de la méthodologie de l'enseignement des langues.

Y a-t-il une spécificité de l'enseignement des langues aux futurs traducteurs-interprètes ? La quasi-totalité des enseignants de langues et / ou de traduction ont pris conscience de cette spécificité, mais d'une façon intuitive et sur la base de leur expérience pédagogique, sans que soit menée une réflexion suivie sur ces problèmes (dont le Colloque de 1989 lui-même a, finalement, peu débattu). L'un des objets du présent exposé est précisément d'amorcer la réflexion sur ces problèmes et même d'avancer des propositions précises.

Une évidence saute aux yeux dès que l'on engage la réflexion dans l'une ou l'autre des perspectives dont il s'agit ici : tout ce qui peut être dit soit sur la traduction comme moyen d'enseignement des langues aux futurs traducteurs, repose en fait, et nécessairement, sur un certain nombre de choix épistémologiques et méthodologiques, dont l'ensemble constitue, s'il n'est pas explicité, une « conception » confuse, et probablement contradictoire, de la traduction. L'exigence minimale de scientificité fait voir alors la nécessité, pratique aussi bien que de principe, de prendre conscience de tous les présupposés et de déclarer les postulats et les principes sur lesquels on peut fonder une conception cohérente et complète de la traduction ou des langues pour les traducteurs.

Aucune théorie d'ensemble de la traduction n'ayant été à ce jour « achevée » ou en tout cas acceptée par la totalité ou la majorité des spécialistes, la traductologie étant encore une science en formation, il est d'autant plus nécessaire (et urgent) de faire d'abord avancer cette science : les problèmes pédagogiques ne doivent pas, selon nous, précéder la théorie (... ou se passer d'elle !), mais bien au contraire la suivre, ou, tout au moins, l'accompagner.

La division tripartite de l'exposé qui suit et l'ordre de succession de ses parties ne résultent donc pas du choix d'un simple procédé (« classique ») d'exposition mais de la logique même de la réflexion sur les problèmes dont il s'agit.

I- QU'EST-CE QUE TRADUIRE ?

A) La problématique «classique».

Au moins depuis la parution des «Problèmes théoriques de la traduction (1963)», toute intervention dans le domaine de la traduction se réfère d'abord à la problématique

explicitée par Georges Mounin dans ce livre, pour prendre position « pour » ou « contre » la « possibilité » de la traduction. L'opposition de ces deux thèses est même devenue une « tarte à la crème »... Or, même si cette opposition peut être déclarée fautive ou dépassée, il nous faut nous y référer encore au moins pour des raisons pratiques : les exigences pédagogiques de cet exposé, puis le fait que les termes « traduction » et « traduire » sont et resteront probablement longtemps encore en usage pour désigner toute sorte de transformation subie par un texte dans une langue autre pourvu seulement que le texte d'arrivée soit considéré comme le « même » que le texte de départ...

Ce que l'on appelle la traduction est donc (« classiquement »...) « possible » pour les uns, « impossible » pour d'autres...

La première « thèse », on le sait, est que la traduction est possible parce que... son existence (millénaire...) le « prouve »... Or dire cela est en réalité seulement constater une pratique, ce n'est pas répondre à la question (théorique/scientifique) : est-il possible de traduire?, laquelle renvoie, bien entendu, immédiatement au fond du problème : qu'est-ce que traduire?

Georges Mounin et beaucoup d'autres affirment la « possibilité » de la traduction et proposent par là même une certaine conception de celle-ci : (Il est possible de traduire non seulement parce que les hommes, par delà l'extrême diversité des langues, partageant, fondamentalement une même expérience ou connaissance du monde, ce qui rend possible la communication de celle-ci, mais encore, parce qu'il existe des « universaux poétiques substantiels » (Mounin). On peut ainsi soutenir par exemple que les images poétiques ou érotiques déjà présentes dans les textes hiéroglyphiques égyptiens les plus anciens se retrouvent sous toutes les latitudes et dans toutes les langues depuis des millénaires. Il serait donc possible de traduire un poème érotique de n'importe quelle langue en n'importe quelle autre pour la raison qu'un poème de ce genre « parlera » universellement et éternellement aux hommes (à l'homme). Par delà les structures formelles particulières à chaque langue, il serait possible de rendre dans toutes les langues un même... « effet »... ou son équivalent...

Or, en disant cela, il faut bien apercevoir le « saut » conceptuel que l'on effectue en passant du « sens » ou du « contenu » d'un texte (qui est censé en constituer l'essentiel et que l'on croit que l'on a traduit — i.e. « traduit » / « transporté » — d'une langue à une autre) à « l'effet » que ce texte en tant que tel peut produire sur le lecteur, et plus encore à la notion d'« équivalence ».

C'est précisément à partir du point où notre réflexion est maintenant parvenue qu'apparaît la deuxième « thèse » : Si, à la rigueur, il est possible de traduire des textes « généraux » / prosaïques / informatifs dans lesquels la « forme » (la langue employée et l'usage qui en est fait dans le texte particulier dont il s'agit) est (serait) seulement en

quelque sorte l'« emballage » d'une information censée rester universelle et identique dans toutes les langues, il est par contre impossible de traduire les textes « littéraires », cette impossibilité croissant pour ainsi dire proportionnellement à la qualité littéraire du texte (à sa « littérarité ») pour atteindre son summum dans les textes poétiques. En effet, par définition même, ce qui fait d'un texte littéraire/poétique ce qu'il est, c'est précisément son caractère particulier et unique, qui lui vient de l'union indissoluble, ou, plutôt, de la fusion — unique — des éléments de « fond » et de « forme », fusion qui résulte à la fois des caractéristiques de la langue considérée, des choix de l'auteur et de l'ensemble infiniment complexe des « conditions de production » du texte : l'auteur lui-même (son idiosyncrasie, son idiolecte, etc.), et le milieu et l'époque : conditions socio-historiques agissant sur la langue et qui font l'objet de la socio-linguistique, ainsi que sur la littérature de l'époque qui font l'objet de l'histoire de la littérature, pour ne pas parler des éléments très difficilement analysables, sinon inconnus, que la psychanalyse tente d'identifier et d'interpréter.

Ce sont ces éléments extraordinairement nombreux et complexes qui, fusionnant alchimiquement, donnent naissance, ponctuellement, à ces œuvres uniques — aucune œuvre ne se répétant ni ne reproduisant une autre — que l'on appelle des œuvres littéraires.

La prétention du traducteur à re-produire, à re-présenter de telles œuvres serait ainsi exorbitante : comment dire autrement que Shakespeare cela-même qu'il dit lui-même :

« This precious stone set in the silver sea... »,

autrement qu'al-Ma'arrî ce qu'il dit lui-même arabe

غير مجد في ملتي واعتقادي
نوح بك ولا ترزم شاد

(ghayru mugdin fî millatî wa-tiqâdî

nawh'u bâkin wa lâ tarannumu shâdî)

Tout traducteur (et spécialement tout traducteur littéraire) serait alors un « faux-monnayeur », un « traître » !... Traduttore, traditore, etc.

Cependant, pour sortir de cette impasse, de cette impossibilité radicale de la traduction qui résulte de la définition que l'on donne de la littérature... et de la traduction elle-même, on peut dire que s'il est effectivement impossible de re-dire dans une autre langue LA CHOSE MEME que dit l'auteur, il est, par contre, possible de dire LA MEME CHOSE ou « à peu près » (si l'on vise, dans la traduction, à obtenir seulement un certain « effet », ou une simple « équivalence »...)

C'est apparemment le sens de la déclaration de Roman Jakobson:

«La poésie par définition est intraduisible. Seule est possible la transposition créatrice».

Déclaration extrêmement éclairante et importante:

- elle nous donne de la traduction une première définition, qu'elle écarte aussitôt comme contradictoire, c'est-à-dire impossible: la traduction comme re-production de l'identique;

- elle nous propose une deuxième définition de la traduction, qui est en fait la seule possible: la traduction-transposition/ re-création. Traduire, c'est chercher non plus le même, mais l'équivalent.

Tout le problème... et tous les problèmes de la traduction résideraient alors dans la définition de la notion d'«équivalence», qui deviendrait une notion centrale dans la théorie et la pratique de la traduction (... et donc aussi dans la pédagogie de la traduction).

B) Traduction et communication.

La véritable nouveauté et l'importance de la conception «jakobsonienne» de la traduction ne peuvent être pleinement appréciées qu'en comparant celle-ci à la conception la plus ancienne, la plus courante et la mieux «reçue» encore aujourd'hui non seulement parmi les praticiens, mais même parmi les théoriciens et les enseignants de traduction: la traduction comme un des modes de la communication, celle-ci étant définie comme transmission de «messages». Une telle conception a engagé la réflexion et la recherche sur deux problèmes pivots de la traduction:

- la «saisie» du «message» (compréhension du texte de départ),
- la «transmission» (proprement dite) du message (reproduction «fidèle» du message dans l'autre langue).

La traduction serait une variante ou un cas à l'intérieur du schéma général de la communication.

Le schéma de Jakobson, on le sait, met en rapport six éléments différents (et non pas seulement trois comme dans le schéma de Saussure):

- le locuteur, ou émetteur du message,
- le message lui-même,
- le — ou les — récepteurs du message,
- le code de la langue employée,

- le «contexte» (réfèrent + situation);
- le «canal», support physique de la communication.

Ce schéma, devenu «classique», implique, bien entendu, que c'est LE MEME message qui est émis au départ qui est reçu à l'arrivée.

Si la communication entre les hommes à travers le langage obéissait purement et simplement à ce schéma, la traduction viendrait seulement «complexifier» celui-ci en intercalant entre l'émetteur et le destinataire du message un intermédiaire qui serait à la fois un récepteur provisoire et un ré-émetteur du message, qui, lui, resterait inchangé.

Rien d'ailleurs n'empêche d'imaginer une pluralité d'intermédiaires qui se suivraient sur le même canal comme une série de simples relais, qui ne modifieraient pas le message dans sa nature même, mais seulement peut-être d'un point de vue technique (des éléments non essentiels du message: les «bruits», pouvant venir perturber quelque peu la transmission) ou du point de vue quantifiable de l'entropie.

On a trop vite assimilé le traducteur à l'intermédiaire dont il s'agit ici, ce qui conduit nécessairement à concevoir la traduction comme une opération de transcoding: décodage du message émis, suivi d'un nouvel encodage, ces opérations ne modifiant pas la nature ou le teneur essentielle du message.

Dans cette conception, tout message émis dans une langue A se retrouve identique à lui-même dans une langue B, puis, éventuellement, à partir de celle-ci, dans une langue C, etc. pour revenir, à partir d'une langue X, à sa langue initiale A où on le retrouverait inchangé...

Sur ce postulat repose l'idée des dictionnaires bi-et multi-lingues lexicaux généraux ou spécialisés (terminologies), et des recueils bi-ou multi-lingues d'expressions idiomatiques, adages, dictons, proverbes, maximes, etc. censés regrouper une même antique «sagesse des nations», et surtout, l'idée de la traduction automatique (machine à traduire), qui accomplirait plus vite (plus économiquement) que l'homme les opérations de décodage-encodage⁽³⁾.

Tant qu'il s'agit de notions, d'objets et d'opérations définies avec précision soit du point de vue scientifique, soit par conventions expresses entre les utilisateurs des langues concernées, ce schéma de la communication: les dictionnaires bi- et multi-lingues et même la machine à traduire ne sont pas inutiles!...

(3). Sans parler de l'idée de simplifier encore plus le problème de la communication entre les hommes par un saut au-dessus et par delà le «babélisme», c'est-à-dire de l'idée de la langue universelle (espéranto, volapük, etc.), qui supprimerait le problème de la traduction...

A quels niveaux? On peut répondre: d'abord à celui des éléments de la connaissance vraiment universels (à telle époque de l'histoire) et/ou aux éléments communs à l'ensemble d'une communauté culturelle homogène (malgré le multilinguisme). Ces concepts (universels) et ces notions propres à une communauté auraient alors simplement des formes (appellations) ou des expressions (manières de dire) différentes selon les langues. La diversité des formes recouvrirait alors une identité des « contenus ».

La traduction serait alors possible non seulement au niveau des « mots »-concepts, mais aussi au niveau des syntagmes et même au niveau des phrases ou propositions complètes comme les énoncés figés (adages, proverbes, etc.), les définitions (conventions) et tous les énoncés qui peuvent paraître comme originaux (si l'on considère leur diversité syntaxique et stylistique) mais qui sont en fait codés à un autre niveau: celui du « discours » (exemples: discours scientifique, discours de la propagande politique, prêche religieux, etc.). Cette possibilité est liée à deux conditions:

- identité sémantique des unités: que le signifié de termes comme « azote », « triangle », « secondaire » (en géologie) ou de formulations scientifiques comme les définitions, les théorèmes ou les lois (exemple: le principe d'Archimède) ou juridiques, ou techniques en général, soit le même dans toutes les langues pour tous ceux qui connaissent la signification de ces termes ou énoncés;

- identité logique des relations entre les concepts ou les énoncés dont il s'agit: un théorème d'Euclide ou d'Einstein exprime dans toutes les langues la même relation logique entre les objets dont il s'agit.

Et cependant, même à ces niveaux, on peut affirmer qu'il n'y a et ne peut y avoir en toute rigueur, aucune correspondance bi-univoque parfaite des énoncés dans deux langues naturelles différentes. Et non seulement parce que dès que l'on passe de la langue à la parole, s'introduit, par définition, le facteur « déstabilisateur » de l'imprévu (du non encore codé)— en dehors des énoncés figés, les textes scientifiques, techniques, juridiques eux-mêmes ne sont jamais totalement construits selon un schéma toujours prévisible—, mais encore, plus simplement, — et même au niveau des unités non assemblées en énoncés— à cause du phénomène (universel) de la polysémie.

C'est, en règle générale, le traducteur humain (et non pas la machine) qui discriminerait dans un mot quelconque les différents « sens », ou, plutôt, les emplois, et donc les différentes traductions possibles. Même dans les textes scientifiques et techniques, on emploie pour désigner des objets très précisément définis du point de vue scientifique ou technique un nombre énorme de termes qui appartiennent à la langue la plus courante ou qui appartiennent simultanément aux terminologies de plusieurs disciplines (Exemples: bras, main, nez, bouche, dents; etc.); inversement, des termes scientifiques très précis, et même des termes qui paraissent n'avoir qu'un seul emploi

peuvent cependant trouver dans la parole des emplois originaux qui les sortiront de la monosémie et seront donc autant de « pièges » pour la traduction-transcodage: « oxygène » peut s'employer métaphoriquement, pour désigner tout autre chose qu'un gaz...

Le transcodage n'est donc possible, en définitive, qu'au niveau de la langue (dans les dictionnaires) et dans les énoncés entièrement codés.

Le transcodage est si différent de la traduction véritable— celle des textes non entièrement codés— qu'il serait probablement plus indiqué d'employer deux termes différents pour désigner ces deux opérations (à la place du terme unique de « traduction »).

Le transcodage et la traduction automatique, encore possibles dans la préparation ou dans la première phase de la traduction des textes scientifiques et techniques (et spécialisés: juridiques, administratifs, etc.), deviennent difficiles à mesure que l'on s'éloigne de cette sorte de textes et que l'on s'approche des énoncés des échanges quotidiens et encore plus des textes littéraires. On peut ranger les (types de) discours et les énoncés particuliers (spontanés ou « écrits ») selon une hiérarchie du plus au moins figé/convenu (ou du moins au plus « littéraire »), la traduction devenant de plus en plus difficile à mesure que l'on avance sur cette « échelle » — non pas de degré en degré, de façon discontinue, mais « insensiblement » (puisque, précisément, on s'éloigne alors des codes qui permettraient de classer automatiquement les correspondances). On peut affirmer en effet que, si aucun énoncé spontané en langue naturelle et, à l'autre bout, aucun texte littéraire n'échappe jamais entièrement aux conventions, il est tout aussi vrai qu'aucun texte scientifique ou technique (en langue naturelle) n'échappe absolument à l'ambiguïté, et donc à l'interprétation.

L'expérience de la machine à traduire, qui a duré quelque décennie et qui fut très coûteuse (peu rentable), semble avoir non seulement découragé les investissements supplémentaires mais amené la révision de la « philosophie » qui l'avait inspirée: non seulement, semble-t-il, « le jeu n'en vaut pas la chandelle », mais la réalisation de cet « idéal » paraît devoir rejoindre le cimetière des illusions perdues de l'humanité...

La même illusion fondamentale d'une possible correspondance bi-univoque entre les mots et les idées (ou les « choses » elles-mêmes...), qui remonte au moins et surtout à Aristote, a non seulement permis toutes les traductions anciennes mais en a même frappé certaines du sceau de l'« authenticité » (fidélité véritable à l'original) au point qu'elles sont devenues, sous le nom de « vulgates », des textes fondateurs de religions et / ou de cultures entières (ainsi et surtout de la Bible, le texte le plus répandu et le plus traduit dans l'histoire de l'humanité et qui, cependant, d'un point de vue scientifique, ou, simplement, rigoureux, n'est en réalité qu'une gigantesque nébuleuse, ou galaxie, englobant des messages qui, concrètement (historiquement), ont été en fait perçus comme différents).

On a souvent appelé «traductions» toutes sortes de textes correspondant plus ou moins à un original dans une autre langue...

C'est la même conception «innocente» de la traduction qui a fait croire non seulement à la possibilité mais à l'efficacité de l'apprentissage des langues par la seule traduction: la prétendue correspondance terme à terme entre les systèmes de langues différentes justifiait le recours à la traduction comme moyen rapide:

1) de vérifier la compréhension d'un texte en langue étrangère, d'où l'exercice de la version.

2) d'entraîner l'élève à produire des textes en langue étrangère à partir d'un texte en langue maternelle, d'où l'exercice du **thème** (exercice supposé plus formateur que la production directe d'un texte original en langue étrangère, qui pose trop de problèmes à la fois ⁽⁴⁾).

C'est peut-être aussi cette même conception de la traduction qui a donné naissance, à un niveau supérieur, à une certaine «stylistique comparée des langues», celle dans laquelle on la réduit purement et simplement à des procédés tous prêts ou même à des «recettes» de traduction.

C) La traductologie.

L'extraordinaire somme d'études modernes (XX^{ème} siècle) en matière de linguistique, de stylistique, de poétique, de communication et de traduction a permis d'affiner le concept de traduction et finalement de distinguer, tant dans la théorie que dans la pratique (et dans la pédagogie) de la traduction, des catégories différentes de traduction relevant de «stratégies» différentes, et, plus fondamentalement, de mettre au jour une problématique plus exigeante de la traduction, qui a donné finalement naissance à une nouvelle discipline qui s'efforce de se constituer d'une façon autonome: la traductologie.

Il s'agit, bien entendu, comme pour toutes les disciplines nouvelles, d'une discipline «carrefour» qui surgit d'interrogations que les sciences existantes ne peuvent séparément traiter et qui, pour répondre à un «objet» nouveau apparu au croisement de diverses disciplines constituées, s'efforce d'identifier cet objet et de l'analyser et le décrire avec le maximum possible de précision.

A la lumière de ces sciences nouvelles (ou renouvelées), la théorie de la traduction a abandonné presque totalement et définitivement la conception qui faisait de cette pratique la recherche et la réalisation d'une correspondance «facile», «innocente» entre deux «formes» ou présentation d'un même «contenu».

... de la version et du thème (voir la II^{ème} Partie).

Car c'est précisément ce «contenu» à transmettre qui fait problème aujourd'hui: Que transmet-on, que cherche-t-on au juste à transmettre lorsqu'on traduit?

Telle est la question qui résume, nous semble-t-il, toute la problématique moderne de la traduction.

Les praticiens, les théoriciens et les pédagogues posent d'abord le principe général du respect du message du point de vue «quantitatif»: il ne faut admettre dans le message d'arrivée ni plus ni moins que ce qu'il y a dans le message de départ, ce qui disqualifie toutes les paraphrases, adaptations, imitations, avouées ou non, que subsumait le terme de traduction. Le traducteur ne peut (ne doit) rien ajouter au message ni rien en retrancher. Transmettre tout le message, et rien que le message.

Ce principe peut s'appliquer lorsqu'il s'agit des textes «informatifs», moyennant, cependant, une grande vigilance pour déjouer les «pièges» dont cette sorte de textes elle-même n'est jamais exempte, et aussi en acceptant parfois, pour rester fidèle au message, de déboucher sur un texte plus ou moins «lourd», maladroit, indigeste...

Cependant, même dans les textes «informatifs», le souci du «style» ou de l'«écriture» n'est jamais absent, ou, plutôt, -> le style «étant l'homme» même, selon la formule très connue et très profonde -, il ne peut jamais être absent d'aucun texte, même de ceux qui manquent (raient) de style, nonobstant l'intention ou la volonté de l'auteur.

La «quantité d'information» véhiculée par un texte n'est pas essentiellement liée à la quantité des «mots» (ou des signes quelconques) qui le constituent. Elle ne lui est pas proportionnelle: un texte court peut véhiculer plus d'information qu'un texte long (ou, ce qui revient au même: un texte long peut véhiculer moins d'information qu'un texte court).

Elle n'est pas non plus liée à la «qualité littéraire» (qualité du style); elle ne lui est pas proportionnelle: un texte «bien écrit» peut contenir moins d'information (au sens donné ici à ce terme) qu'un autre qui serait jugé de qualité «inférieure».

Elle est liée à la qualité du texte au sens neutre, c'est-à-dire à la sorte d'écriture, et, plus précisément encore, à l'écriture particulière, unique (au «style» au sens de Buffon) qui le constitue. Sur un même sujet — quel qu'il soit —, avec le même nombre de signes, et à qualité égale, des textes d'auteurs différents véhiculeront des quantités inégales d'information.

Lorsqu'on envisage la traduction comme un mode de la communication, on ne peut pas dégager de lois véritables et assurées, permettant d'atteindre des résultats prédictibles, mais seulement des principes, des hypothèses, des règles (normatives) et, à la limite, des «recettes» (et même des «ficelles» et des «trucs»). La traductologie permet donc au moins aujourd'hui de dire que si la traduction est une science, il ne peut s'agir que d'une science empirique.

Si on ne perd pas de vue qu'il n'y a pas de frontière entre ce qui est «littéraire» et ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire que tout texte écrit par un être humain dans une langue naturelle manifeste une «écriture» particulière, un «style» (celui de l'homme qui l'a produit)—c'est là un des acquis importants des sciences modernes du langage et de la littérature—, on aperçoit alors toute la profondeur, la complexité et la difficulté du problème de la traduction: dans tout texte, les éléments dits de «fond» et de «forme» sont intimement liés. Ce qui constitue un texte, ce n'est pas essentiellement un «contenu», ni même l'addition d'un «contenu» et d'une «forme» conçue comme un vêtement sans importance véritable et échangeable avec tout autre, mais la fusion des éléments de fond et de forme, l'unité particulière formée par ces éléments: quelque chose à «comprendre» certes, mais qui dépend de la «forme». Il serait faux de prétendre que le «contenu» d'un texte scientifique est entièrement indépendant de sa forme. La science et la philosophie modernes du langage et de la «littérature» (des textes) nous ont appris que le langage est loin d'être seulement ou essentiellement «véhicule» de la «pensée»: il est la pensée, la pensée manifestée, non pas la représentation de la pensée, mais signe, c'est-à-dire une réalité non pas simple mais double, indissolublement. Un texte est une suite de signes: «lire», saisir chacun d'eux c'est apercevoir la liaison entre une «forme» et un «contenu», un signifié est un signifiant. Un texte peut lui-même se transformer en un nouveau signifié...; dans le texte, il faut aussi et surtout saisir chaque rapport entre les différents signes comme étant lui-même un signe.

Dans un texte, «tout compte»... tout est significatif: tous les éléments identifiables, mais aussi tous les rapports possibles entre ces éléments, comme la syntaxe, bien sûr, mais aussi tous les rapports possibles entre ces éléments, comme la syntaxe, bien sûr, mais aussi tout ce qui concerne par exemple les sons: rythme, ligne mélodique, etc.; mais aussi tout ce qui concerne par exemple les sons: rythme, ligne mélodique, etc.; mais aussi tout ce qui concerne par exemple les sons: rythme, ligne mélodique, etc.; mais aussi tout ce qui concerne par exemple les sons: rythme, ligne mélodique, etc.) (Voir ci-dessous, la partie D).

Pour traduire, même quand il faudrait seulement donner l'équivalent, le traducteur sérieux est donc d'abord obligé de se faire interprète. Non pas seulement comme l'entend D. Séléskovitch: explorateur d'un «sens» (global) du texte assimilé pratiquement au seul «contenu cognitif», mais explorateur de la totalité de ce qui fait le texte dont il s'agit, et donc éventuellement tout à la fois linguiste (grammairien, phonéticien, sémanticien), stylisticien, poéticien, critique littéraire, historien de la littérature, et même, aussi, sociologue, psychologue, historien, etc. (la liste des aptitudes du traducteur sérieux et universel est sans fin! D'où la nécessité pratique de la spécialisation dans une catégorie de textes). Pour «rendre» un texte, il faut, en effet, d'abord le «saisir» dans son intégralité: sa matérialité sonore et graphique, son sémantisme, la tension qui le porte (rythme et mélodie), etc.

La difficulté de l'interprétation, et donc de la traduction, dépend par conséquent de la richesse (quantité, nombre) des éléments qui composent le texte, de leur «qualité» (nature) ⁽⁵⁾ mais surtout de la complexité de leur organisation (rapports internes du texte). Elle leur est proportionnelle.

Mais le traducteur vraiment «conscientieux» ne pourra s'empêcher de chercher non seulement ce qui est «dans» le texte, mais aussi ce qui est «sous» le texte, «avant» le texte, et même «après» le texte: le texte dit-il ceci ou bien cela? seulement ceci, ou bien aussi cela?

Le traducteur véritable, dit-on ensuite, est, certes, conscient de toute la richesse, de toute la complexité du texte, mais il sait cela dans son atelier privé, dans sa «cuisine», qui lui fait saisir dans le texte à traduire toutes les composantes, toutes les notes fondamentales et même les harmoniques, mais il s'interdit, dans le «produit fini» qu'il livre à la «consommation», de mettre ce que lui (ou un autre que lui) a pu trouver dans le texte mais qui n'était pas VOULU par l'auteur. Le principe — déontologique — du traducteur est qu'il ne doit retenir dans le texte de départ et donc mettre dans le texte d'arrivée que ce que l'auteur de ce texte entendait transmettre (et non pas seulement mettre). Ainsi un texte plein d'ironie secrète mais voulue par l'auteur sera rendu par un texte de même nature, mais qu'en sera-t-il de l'ironie présente-cachée ou manifeste dans un texte qui n'a peut-être pas été voulue par l'auteur (et que seul découvre le traducteur, comme le lecteur critique qu'il est d'abord)? Où, dans un texte de Kafka, tracer la frontière entre l'ironie voulue et celle qui ne l'est peut-être pas?

S'il s'en tient au seul texte et ne s'interroge pas sur ce qui «entoure» le texte (ce qui est avant et après le texte), le traducteur a-t-il les moyens d'interpréter «exactement» (fidèlement et totalement) la «pensée de l'auteur» ou de saisir entièrement le «sens du message» ⁽⁶⁾?

D) L'intertextualité. la théorie de la réception

Le texte n'existe pas comme une chose inerte, donnée une fois pour toutes et offrant donc une seule «lecture» possible (et ne permettant par conséquent qu'une seule «bonne» ou «véritable» traduction). Le texte n'existe pas comme les objets étudiés par les sciences de la nature, dont la... nature exacte est vérifiée objectivement (expérimentalement), ni comme les objets mathématiques auxquels l'existence est donnée entièrement et rigoureusement par la seule cohérence d'une axiomatique: l'azote, l'atome, les

(5) Pourquoi telle (s) combinaison de sons, rythme, ligne mélodique, item textuel, structure syntaxique, plutôt que tel (s) autre (s)?

(6) La contribution d'A. Bounfour à ce colloque, nous donne une idée précise de l'extraordinaire complexité de la notion de «sens»

parallèles dans la géométrie euclidienne sont des objets parfaitement définis; le sens de ces termes, dans le contexte scientifique qui est le leur, n'a pas besoin d'être interprété. Il en va tout autrement de cet ensemble de SIGNES qu'est un texte. On peut poser en principe que tout texte permet plusieurs «lectures», ou au moins des variantes d'une lecture fondamentale. Il y a donc, toujours, en toute rigueur, autant de lectures que de lecteurs, c'est à-dire aussi autant de traductions différentes que de traducteurs. Dira-t-on, osera-t-on dire — si on les juge de valeur inégale — que l'une d'elles seulement est LA «bonne» traduction, c'est-à-dire la seule «vraie» ou «fidèle» ou «exacte»?

En poussant la réflexion encore plus loin, on s'apercevra que non seulement tout texte autorise plusieurs lectures, mais que ce sont les lectures d'un texte qui, en réalité, le constituent! Pour un lecteur - récepteur donné (et le traducteur en est d'abord un), un texte n'est en vérité que la résultante du faisceau de «lectures» (interprétations) qu'il fait de ses composantes, ces interprétations étant dictées par tout ce qu'il sait non seulement des origines mais aussi de toutes les «lectures» précédentes qu'il en connaît: le lecteur de Shakespeare le lit à travers tout ce qu'il sait de Shakespeare et de tout ce qu'a précédé et suivi Shakespeare, et qui lui fait lire cet auteur comme il le fait: la langue anglaise avant et après Shakespeare, et la littérature anglaise, et l'histoire de l'Angleterre, et de tous les pays, cultures et langues qui ont joué un rôle dans l'évolution de l'Angleterre, de son histoire, de sa culture, de sa langue... et de Shakespeare lui-même... Le traducteur comme lecteur est inévitablement pris dans le réseau de l'intertextualité, phénomène qu'on peut aussi figurer verticalement comme un empilement de strates où chaque couche est en relation avec toutes ses voisines proches et lointaines, et peut même, en tel lieu, affleurer à un autre niveau...: le traducteur est tout à fait fondé à lire tout texte comme un palimpseste! et nous dirons même qu'il doit le faire! Ajoutons que le lecteur-traducteur lit-traduit aussi le texte (et le «discours» et la culture dont il procède) inévitablement, à travers sa propre culture et en tenant compte (consciemment ou non) de ses propres conditions de ... réception!

Si donc un texte n'existe que comme la totalité — connaissable — de ses lectures, où se situerait son «sens»? Lacan nous apprend que ce sens est ... multiple, non seulement pour ses lecteurs mais même pour un seul ce sens est fuyant, équivoque, en perpétuelle transformation, il glisse...

Peut-on alors garantir la «neutralité» du traducteur? Peut-il être un «verre transparent»?

Ce problème est en réalité et au fond le même que le précédent: **le traducteur est un lecteur parmi d'autres du texte qu'il traduit.**

Au demeurant, la pratique et l'histoire de la traduction montrent que les traductions d'un même texte sont (... évidemment!) toujours différentes.... Quelle est «la» («véritable»)

table) traduction (dans n'importe quelle langue) de la Bible, ou du Coran, ou de n'importe quel texte? Il est vrai que **certaines** traductions de **certaines** textes obtiennent plus de «succès» que d'autres: mais ce succès est-il dû à la «fidélité» de la traduction, ou à la qualité du texte d'arrivée ou même à des facteurs étrangers à la traduction et même à la qualité du texte? On sait ce que sont les «belles infidèles»: belles, mais infidèles, c'est-à-dire: **pseudotraductions!**

Au fond de toutes les interrogations qui précèdent et au-delà d'elles, subsiste cependant l'idée (tenace) que la traduction est non seulement possible, mais nécessaire. Ce qui l'impose, c'est d'abord le fait massif, universel et très ancien («éternel» depuis Babel et jusqu'à la fin très hypothétique de celle-ci...) de la traduction et de la diffusion d'un même savoir scientifique et technique à travers le temps et à travers l'espace au moyen d'une multitude de langues.

Mais le fait tout aussi important qu'est l'existence d'une multiplicité de traductions très différentes des mêmes textes conforte l'idée que la traduction comme simple translation (transport) d'un même message d'une langue à une autre est une illusion et que, d'un texte donné, il ne peut y avoir que des traductions, et des possibilités théoriquement infinies de traduction.

E) La traduction humaine.

Ne reste alors possible qu'une seule conclusion, en deux volets.

1°) La traduction comme technique du transport intégral d'un message d'une langue (naturelle) (7) à une autre est une illusion (au moins dans un avenir prévisible). Même dans les domaines et aux niveaux de la connaissance où la diversité des langues n'a pas (n'aurait pas) d'incidence notable sur un contenu censé rester inchangé (concepts et notions perçus comme universels ou communs à une même aire culturelle), la possibilité du faux-sens, du contresens et même du non-sens subsiste et reste d'ailleurs vérifiée à travers un grand nombre d'exemples authentiques, pour ne pas parler de l'effet sur le lecteur voulu par l'auteur du texte et que le traducteur peut tout à fait manquer même quand il réussit à transmettre le «sens» du texte! L'effort pour transmettre un sens «immuable» du texte à travers la machinerie prétendument neutre de la traduction ne donne, en règle générale, qu'une «préparation», une «aide» (au sens anglais) et un **brouillon à la traduction proprement dite: la traduction humaine.**

2°) Pour les textes où le «message» à transmettre est immanent au texte dans sa matérialité — cette **tessiture** infiniment complexe de la «langue» (code) et des choix opérés

(7) Lorsqu'il s'agit des langues artificielles conçues comme des codes strictement définis, la «traduction», réduite à une simple technique de conversion de signes, devrait cesser d'être nommée «traduction», et recevoir une autre appellation.

par l'auteur au niveau de la parole (compte tenu de toutes les conditions de production) » la traduction ne sera jamais autre chose qu'une traduction parmi une multiplicité, une infinité de traductions possibles, plus ou moins « acceptables » ou acceptées, **comparables** à tous les points de vue que l'on voudra, mais inévitablement « imparfaites » à l'une de « l'idéal » (la traduction « parfaite », qui ne peut être que l'horizon du traducteur). Imparfaites, et donc toujours à refaire, toujours recommencées...

Du point de vue théorique comme dans la pratique du traducteur, le premier problème à résoudre est celui de la nature du « message » présent dans le texte de départ.

Il se dégage de tout ce que nous avons dit jusqu'ici ce message comprend deux éléments, en proportions variables selon les textes:

- a) de l'information, au sens que nous avons vu,
- b) un certain effet sur le (s) récepteur (s) calculé par l'auteur,

Une analyse encore plus fine distinguera, comme le fait Jakobson, six fonctions différentes possibles dans les textes. Tout texte remplit en fait plusieurs de ces fonctions, l'une d'elles jouant un rôle dominant dans chaque texte particulier. Il est capital de souligner pour le traducteur que ces fonctions relèvent d'analyses différentes, ET DONC DE TECHNIQUES DE TRADUCTION DIFFÉRENTES. On peut dire ainsi, sommairement, que la fonction la plus importante (du point de vue de la quantité des textes traduits chaque jour aujourd'hui dans le monde) qui est la fonction cognitive (ou référentielle) relève pour l'essentiel d'une analyse conforme au schéma général de la communication celui de Saussure, qui met l'accent sur « le message lui-même », c'est-à-dire (chez Saussure) sur le contenu sémantique, alors que la fonction expressive ne pourra être mise en lumière que par des analyses stylistiques, littéraires, sémiotiques; etc.

Le traducteur moderne distingue donc diverses sortes de textes (à traduire) selon la nature de la fonction dominante, et donc diverses sortes de traduction aux exigences et aux contraintes différentes et qui relèvent de stratégies, de techniques et de procédés différents, aussi bien à l'étape de l'analyse du texte de départ qu'à celle de l'élaboration du texte d'arrivée. Un étudiant en traduction — ou, à la limite un traducteur — qui maîtriserait le lexique et la syntaxe de ses deux langues de travail mais ignorerait tout de la stylistique se trouverait évidemment désarmé devant un texte littéraire, et inversement un traducteur littéraire très exercé doit prendre conscience du « conditionnement » opéré sur lui par la profession et résister à ses habitudes et tendances quand il lui faut un jour traduire des textes scientifiques ou techniques. La spécialisation est donc une nécessité à un certain niveau de la traduction, et donc aussi au niveau supérieur de la pédagogie de la traduction. Mais la pratique comme la théorie montrent aussi que tout traducteur, avant de se spécialiser, est et doit être amené à mettre en oeuvre des compétences mul-

tiples et variées puisqu'aucun texte (en langue naturelle) n'appartient jamais et simplement à telle ou telle catégorie de textes.

Le « message » (présupposé unique) qu'est censé renfermer le texte à traduire et que le traducteur est censé « transmettre » va en définitive et le plus souvent éclater: à sa fonction ou tendance fondamentale, s'ajouteront d'autres lignes. A l'analyse approfondie, le texte peut se révéler une riche symphonie, vaste et infinie comme un océan. Le traducteur fera tout pour éviter de s'y noyer, mais il ne peut réduire, simplifier, appauvrir le texte que dans les limites que lui fixent les contraintes et conditions réelles, concrètes, de l'opération traduisante ou de la réception prévue du texte. Le danger inverse existe aussi: que de traductions plus riches, plus belles, plus... originales même que les originaux! La (« bonne » ou « véritable ») traduction est, certes, toujours créatrice, mais si elle oublie l'original, est-elle encore de la traduction?

Les possibilités théoriques d'interprétation/exégèse et de création du traducteur sont infinies. Mais dans sa pratique concrète, cette liberté s'exerce, bien entendu, dans le cadre redéfini et délimité par des données qui s'imposent: les codes de ses deux langues de travail, les cultures dont elles sont porteuses, ne serait-ce que dans le sémantisme de leur lexique⁸⁾, les données de la psycho- et de la socio-linguistique⁹⁾ ainsi que les « conditions de production » au sens étroit: « circonstances » présentes **hic** et **nunc** dans le processus concret de l'opération traduisante, qui ne sont pas négligeables... C'est dire que la traduction requiert de celui qui ose la pratiquer (... ou l'enseigner...) non seule-

- une parfaite connaissance des deux langues,
- une conscience aussi aiguë que possible de sa problématique,
- un savoir encyclopédique et une culture « tous azimuts »
- le génie, le don ou au moins le talent qu'il faut,
- mais aussi, et enfin... LAST BUT NOT LEAST... de la prudence, du scrupule, de la modestie...

Il ne s'agit pas du tout là de moralisme, ni même d'éthique de la traduction, mais, simplement, des exigences théoriques et pratiques de la traduction (... telle que nous la concevons.

8) Voir la notion de « génie » de chaque langue, et les théories de la langue-culture, Humboldt à Sapir et Whorf.

9) Vogédeir surtout, à ce sujet, un maître-livre: Les Fondements socio-linguistiques de la traduction, de Maurice Perginier.

II. LA TRADUCTION DANS L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES

L'exposé qui précède était nécessaire pour fonder sur des bases plus claires et, nous l'espérons, plus assurées, les principes d'une pédagogie des langues dans un Institut de traduction.

Sur ces bases, nous proposons d'abord les axes de réflexion suivants en ce qui concerne l'enseignement des langues au moyen de la traduction:

1^o) La traduction scolaire n'est pas la traduction véritable, pour la raison qu'elle est à la fois conçue et pratiquée non pour elle-même, ni même pour apprendre à traduire, mais pour apprendre les langues étrangères et, accessoirement, la langue maternelle.

2^o) Cela signifie qu'elle est conçue essentiellement et même exclusivement comme un exercice de comparaison des langues, et donc aussi, comme une opération de transcodage.

La version (traduction de la langue étrangère vers la langue de base) a essentiellement pour but de vérifier la compréhension du texte en langue étrangère, mais parfois aussi d'exercer l'élève à l'expression dans la langue de base: en imposant à l'élève certaines contraintes, celles de la langue et de la culture étrangères, elle l'oblige à chercher dans sa propre langue certains moyens d'expression, exercice plus difficile, plus «effacé», plus formateur que la simple «rédaction» qui le laisse libre du choix de ses moyens. Dans la version ainsi conçue, l'élève est pratiquement conduit à chercher, pour chacun des problèmes qu'il rencontre successivement — et souvent on aura pris soin de lui poser certains problèmes bien précis, par exemple celui du subjonctif dans telle langue, voir certains «pièges»... bien connus (des enseignants) — la «réponse jugée exacte», comme s'il s'agissait de trouver la valeur de l'inconnue algébrique X. A un niveau supérieur, ces contraintes ont plutôt pour but d'exercer la créativité lexicale et/ou syntaxique et/ou stylistique de l'élève⁽¹⁰⁾.

Le thème a le même usage en ce qui concerne la langue étrangère et, accessoirement, l'utilité de vérifier la compréhension du texte en langue de base.

3^o) Plus profondément, et pour l'essentiel, la traduction scolaire a pour but l'enseignement des langues elles-mêmes au moyen de l'analyse, non pas directe, intra-linguistique — objet de la grammaire — mais recourant à la comparaison des structures (lexicales/sémantiques, syntaxiques, stylistiques) des deux langues qu'il s'agit d'apprendre.

(10) Un peu comme lorsque al Ma'arri⁽⁹⁾ s'impose ce qui ne s'impose pas» (luzûm mâ lâ yalzam... taltaba auî un iour, s'est imposée à lui...).

Elle est aussi, bien sûr, un moyen de contrôle-évaluation du niveau atteint à chaque moment par l'élève dans la maîtrise de ces structures.

Ce qui est donc visé à travers la version et le thème, c'est la connaissance, par la comparaison, des structures grammaticales des langues dont il s'agit. La traduction permet de prendre conscience des différences de structure entre la langue maternelle et les langues étrangères. Mieux que la présentation directe de ces structures à l'intérieur de chaque langue (exposé des règles et exercices d'application, exercices d'élocution, de rédaction, etc.), la traduction (comparaison, prise de conscience des différences) permet de caractériser chaque langue, c'est-à-dire l'approfondir la saisie des difficultés, et donc d'accroître la capacité de les résoudre.

Cette pédagogie traditionnelle (ou ancienne) des langues (et surtout des langues étrangères) repose en fait sur le postulat (ou présupposé) que l'apprentissage d'une langue c'est, tout simplement, ou essentiellement, la connaissance (compréhension) de ses mécanismes (structures). Apprendre une langue, c'est d'abord comprendre ses mécanismes (puis les mémoriser et les reproduire...). Ce qui explique la difficulté supplémentaire de l'apprentissage des langues étrangères, c'est la résistance que les automatismes de la langue maternelle opposent à la compréhension des structures différentes de l'autre langue: pour faciliter celle-ci, il faut donc, d'abord, briser ces automatismes, et le meilleur moyen en est la traduction dans les deux sens...

Le succès universel du structuralisme dans toutes les sciences humaines au XX^e siècle et surtout à partir des années soixante a finalement conduit à une véritable révolution dans l'enseignement des langues. Non pas vraiment en faisant prendre conscience du fait que toute langue est une structure particulière du langage (puisque la science millénaire de la «grammaire» n'était rien d'autre que la description de l'ordre, de la configuration propre à une langue, autrement dit de sa structure), mais — telle est la nouveauté et tel est le sens véritable du structuralisme — en mettant l'accent sur l'intérêt théorique et pratique de la saisie globale de la structure, c'est-à-dire sur la considération de la structure en tant que telle (en tant qu'ensemble, configuration) et non pas sur les composantes de la structure. Il s'en est suivi, dans la pédagogie des langues, un renversement complet de la méthodologie: Pour saisir/assimiler/ posséder véritablement une structure, il ne faut pas se contenter de l'analyser pour en connaître une à une toutes les unités et le mode de leur organisation, mais parvenir surtout à la saisir directement comme telle. Dans cette optique, la pratique continue de l'analyse n'est pas seulement inutile: elle devient un obstacle à la saisie des ensembles, et il faut donc l'éviter!

La «preuve» de la validité de cette nouvelle pédagogie est apportée, dit-on, par la réalité concrète de l'apprentissage des langues... en dehors de l'école: l'enfant apprend sa langue maternelle par imitation et répétition des structures qu'il saisit globalement et non pas par un effort de pensée et d'analyse: et, de même, il suffit souvent de quelques mois

ou au plus de quelques années de séjour dans un pays ou un milieu étranger pour en apprendre la langue... Le « bain linguistique » est (serait) plus efficace que toutes les leçons de grammaire ou les listes de mots ou de formes à mémoriser. La bonne pédagogie doit alors imiter cette façon de faire apprendre une langue, et même la prendre pour modèle. Ainsi sont nées les méthodes « directes » et « structuro-globales »... Et leur application a d'abord semblé faire miracle: grâce à ces méthodes, appuyées sur un usage massif de l'audiovisuel destiné à mettre totalement l'apprenant dans le « bain linguistique », on apprend à lire avant d'apprendre et même sans apprendre l'alphabet (l'apprenant « photographie » ou « grave » le mot ou même tout un syntagme comme une image visuelle ou sonore globale en lui associant un signifié), alors que depuis des siècles on avait appris d'abord aux élèves à épeler et à « annoncer »... et, dès la première séance, on « parle », alors qu'avant, la grammaire (qui était par définition l'étude de l'écrit) semblait indispensable, sans pour autant permettre à l'élève d'apprendre à parler après plusieurs années d'apprentissage...

Et puis... l'expérience concrète elle-même s'est chargée de briser l'énorme illusion sur laquelle reposait cette pédagogie: on s'est finalement aperçu qu'au-delà du premier niveau, le plus élémentaire, de l'apprentissage des langues — celui où l'on devient capable de lire un texte facile ou de tenir une conversation faite surtout de stéréotypes —, l'élève se retrouvait en réalité toujours au pied de la montagne. La pédagogie-montage d'automatismes avait atteint ses limites: l'élève restait incapable d'aller au-delà de la répétition, de la reproduction des mécanismes oraux et écrits les plus simples de la langue. Au-delà de l'apport des exercices structuraux, c'est, pratiquement, la panne, le blocage de l'apprentissage.

Cette méthodologie est fortement contestée aujourd'hui. Le reproche le plus grave qu'on lui adresse est qu'elle a presque complètement fait perdre l'habitude, le goût et même le sens de l'ANALYSE et de la COMPOSITION (synthèse). C'est-à-dire, tout simplement, de la REFLEXION.

Si l'institution pédagogique a pour but essentiel de pourvoir les apprenants non pas d'un « bagage » assimilé passivement, mais des outils de la connaissance que sont la réflexion, la critique, la capacité d'organiser le savoir, de l'adapter au réel, à la nouveauté, et éventuellement même de le réviser, etc., alors il faut bien en (re)venir à une pédagogie qui, sans répudier l'exercice de la mémoire et les avantages du montage d'automatismes à l'étape primaire, sache mettre au premier plan l'ANALYSE et son corollaire: la synthèse.

Dans cette conception de la pédagogie, la traduction devrait théoriquement reprendre sinon toute son importance ancienne, du moins une place de choix. Elle nous semble non seulement utile mais indispensable si l'on vise une formation sérieuse, solide, approfondie dans les langues (en général).

Mais dans la perspective de la formation des futurs traducteurs-interprètes, cette pédagogie des langues est, bien entendu, encore plus indiquée. On verra, dans la III^{ème} partie, que l'apprentissage des langues chez le futur traducteur-interprète — doit avoir — une spécificité. L'usage de la traduction pour l'enseignement des langues en général peut être encore discuté ou contesté. Mais il en va tout autrement lorsqu'il s'agit de la formation des (futurs ou actuels) étudiants en traduction.

III. LA PEDAGOGIE DES LANGUES DANS LA FORMATION DES TRADUCTEURS

Si la traduction est utile et même peut-être nécessaire pour une formation approfondie dans les langues en général et si son rôle et son importance n'ont pas besoin d'être soulignés pour la formation des futurs traducteurs, il faut apercevoir aussi que, dans la formation des traducteurs, l'enseignement des langues elle-mêmes, en dehors du recours à la traduction, a — ou, plus exactement, devrait avoir, dans les conditions que nous verrons — une spécificité. C'est la « thèse » que nous voudrions plaider dans cette III^{ème} Partie.

Pour apercevoir cette spécificité, revenons (rapidement) à la problématique fondamentale de la pédagogie des langues en général. Qu'il s'agisse de la langue de base, qui est, en principe, la langue maternelle ⁽¹¹⁾ ou des langues étrangères, le problème essentiel, dans les termes où nous l'avons posé dans la II^{ème} Partie, est celui de choix entre les méthodes « directes » (structuro-globales), basées sur l'acquisition des automatismes, et les méthodes analytiques.

Ce débat, non encore clos, est en réalité celui des méthodes « les meilleures » pour l'enseignement purement pédagogique, ou même scientifique: les pré-supposés ou les choix conscients qui le sous-tendent sont idéologiques ou philosophiques ou politiques: en dépendent les finalités aussi bien que les méthodes et les moyens que l'on assigne à l'enseignement de la langue maternelle et des langues étrangères, à tel niveau et à tel autre, dans tel pays et dans tel autre, à tel moment historique et à tel autre... Il n'est que de penser par exemple aux terribles débats en cours sur la ou les langues nationales, sur les langues « régionales », sur le bilinguisme, etc. dans nombre de pays du « Tiers-monde »... et ailleurs ⁽¹²⁾.

(11) Le cas algérien est différent (mais non pas rare ou unique); la langue de base n'est presque jamais la langue maternelle, qui est un dialecte soit de l'arabe, soit du berbère, mais la langue nationale et officielle: l'arabe dit « classique » ou « littéraire ».

(12) Voir à ce sujet L.J. Calvert: *La Guerre des Langues*, Paris, 1990.

Mais en ce qui concerne la traduction, telle que tente de la définir aujourd'hui la traductologie, il nous semble que celle-ci impose d'emblée une attitude d'esprit:

1°) CRITIQUE - ANALYTIQUE :

2°) COMPARATISTE

Certes, le rôle de l'intuition et de la créativité dans la traduction ne peut pas être nié ni même négligé, mais il vient se greffer seulement sur l'attitude qui est celle du traducteur au départ, en face de son projet et qu'il n'oubliera jamais jusqu'à la fin de son travail : le traducteur est, inévitablement, celui qui se débat avec une réalité qui est par définition double, de bout en bout, il doit tenir les deux bouts de la chaîne, chercher et trouver la solution la moins boiteuse possible. Il ne peut le faire que par un incessant va - et - vient entre le texte donné et le jumeau aussi ressemblant que possible qu'il doit lui façonner de ses propres mains...

Nous déduisons de cette réflexion théorique et induisons de l'expérience pratique des traducteurs que **les deux capacités maîtresses du traducteur sont l'analyse et la comparaison et nous en tirons comme conséquence une pédagogie spécifique de l'enseignement des langues pour les futurs traducteurs.**

Une pédagogie des langues qui doit préparer à la traduction est fondamentalement différente de la pédagogie des langues en général ou d'une pédagogie prévue pour telle autre formation spécifique.

Certes, il est nécessaire, même pour le futur traducteur, d'acquérir assimiler-posséder d'abord tous les mécanismes essentiels de ses langues de travail, aussi bien et même mieux encore que celui qui doit seulement se servir d'une langue étrangère pour des raisons professionnelles par exemple, puisque la langue pour le traducteur n'est pas un moyen, un outil, mais la matière même et l'objet de son effort, de son travail: le traducteur est censé se mouvoir à sa guise, avec une aisance supérieure, dans chacune de ses langues de travail, en passant instantanément et sans effort de l'une à l'autre, comme le «parfait» bilingue ou polyglotte qu'il est (qu'il est censé être).

Mais ce qui caractérise le traducteur, ce qui le constitue même en tant que tel, ce n'est pas cette «parfaite» maîtrise des langues, le «parfait» bilinguisme ou polyglottisme, la capacité de passer de l'usage d'une langue à celui d'une autre pour comprendre ce qu'il entend ou lit ou pour s'exprimer, mais, évidemment, la capacité de ... traduire, c'est-à-dire de transformer un même texte en un autre, de dire la même chose en deux langues différentes ce qui n'est certainement pas la même chose que dire successivement deux choses en deux langues différentes. La compréhension et l'expression dans une langue donnée sont essentiellement des opérations synthétiques, couramment et en grande partie spontanées, et même automatiques, c'est-à-dire inconscientes : tel est le statut de la

parole, et du langage en général, qui se déroule dans une langue donnée. Tout différent est le statut de la traduction : sauf dans le cas où des correspondances entre des syntagmes ont été si longtemps pratiquées qu'elles finissent par se présenter au traducteur / interprète d'une façon à peu près automatique, l'attitude fondamentale du traducteur est non seulement la conscience («réfléchie», bien sûr) mais une conscience en quelque sorte dialectique: non seulement, il sait clairement ce qu'il sait, mais il saisit l'objet même de ce savoir, de cette conscience, comme double et même contradictoire, et il sait en même temps qu'il lui revient de résoudre cette contradiction, ou tout au moins de jeter un pont entre deux réalités ou deux manifestations différentes d'une même réalité.

La connaissance réfléchie, analytique, critique et comparative est donc une connaissance réfléchie, analytique, critique et comparative: s'il lui faut non pas seulement prendre conscience des éventuelles correspondances pré-existantes entre ses deux langues, mais, plus essentiellement, partir à la recherche, à la découverte de correspondances plus secrètes, voire créer, établir lui-même des connaissances fouillées et précises de toutes les structures et même aussi, de toutes les virtualités et possibilités de chacune de ses langues de travail sur tous les plans: lexical, morphologique, syntaxique, rhétorique, stylistique, ainsi que des cultures dont ces langues sont porteuses, tant il est vrai, — comme l'ont montré la sociolinguistique et l'anthropologie, que les structures des unes et des autres ou, plus simplement, les faits qui les caractérisent sont en étroite interaction, sinon vraiment en correspondance.

C'est dire que l'enseignement des langues aux futurs traducteurs doit viser d'abord la maîtrise et la «possession» des mécanismes de base des langues dont il s'agit — cette étape étant bien entendu indispensable à la formation du traducteur, mais n'appelant pas une méthodologie spécifique, — ensuite, dans une 2ème étape, la capacité d'identifier et de décrire TOUT ce qui constitue un texte.

Dans ce qui suit, nous lançons quelques propositions précises concernant le programme et la méthodologie à chacune de ces deux étapes:

La 1ère étape viserait à l'acquisition «parfaite», autrement dit, à la maîtrise et à l'aisance dans chacune des langues dont il s'agit en tant qu'outil de compréhension et d'expression, écrites et orales. C'est là un préalable, la condition nécessaire mais non suffisante de la formation du traducteur. Imagine-t-on un traducteur qui ne maîtriserait même pas, d'abord chacune de «ses» langues en tant que telle, même sur l'un seul-ement des plans de la compréhension et de l'expression écrites et orales? Selon le niveau atteint par l'étudiant sur chacun de ces plans, on visera donc soit à la formation, soit au perfectionnement. Et, bien entendu, l'enseignement proprement dit s'accompagnera d'un contrôle sérieux, suivi, sévère, on verra donc soit à la formation, soit au perfectionnement parce que la formation du traducteur ne saurait tolérer des lacunes ou des faiblesses graves dans la connaissance des langues, mais tout simplement parce que la 2ème étape

de sa formation ne peut commencer sérieusement avant que des résultats sûrs, suffisants, aient été atteints au cours de la 1ère.

La 2ème étape est spécifique des traducteurs. De même que l'enseignement des langues à de futurs ENSEIGNANTS DE LANGUES (par exemple) est couronné d'une formation PEDAGOGIQUE (pratique et théorique) appropriée à la langue dont il s'agit, de même nous croyons que l'enseignement DES LANGUES à de futurs TRADUCTEURS doit les PRÉPARER à traduire, bien entendu. Le traducteur en tant que tel est formé pour l'essentiel par un enseignement en TRADUCTION. Mais l'enseignement des langues, en plus de la nécessité qui le justifie à la 1ère étape et que nous avons précisée ci-dessus, doit aussi, dans une 2ème étape, PRÉPARER A LA FORMATION EN TRADUCTION. Cette étape nous paraît aussi indispensable et importante que la première. On peut imaginer de donner cette formation à l'étudiant dans le cadre même de l'enseignement de traduction, puisque c'est là qu'il rencontre vraiment et explore l'infinie complexité de chaque langue et ses caractéristiques, dont il n'avait pas vraiment idée quand il ne connaissait ses langues que comme des outils de compréhension et d'expression directe (sur le mode intralinguistique). Mais, outre que cette option alourdirait terriblement le programme, elle aurait pour conséquence grave de faire perdre de vue ou de rendre très confuses la finalité et la méthodologie propres à l'enseignement de traduction.

Le programme de cette 2ème étape devrait selon nous avoir une triple orientation:

1°) l'entraînement à la TRADUCTION INTERNE, par tous les exercices qui consistent, à l'intérieur même de la langue, en TRANSFORMATIONS;

L'enseignement théorique insistera alors sur toute la partie de la linguistique (ou de la «grammaire») de la langue dont il s'agit relative aux transformations sur les axes paradigmatique et syntagmatique. L'enseignement pratique privilégiera les travaux de ré-expression (re-wording) sur ces mêmes axes: tous les travaux qui reviennent à appliquer le «mot d'ordre» général: «Dites autrement... (à peu près) la même chose». Ces exercices se pratiqueront aux niveaux lexical (exercices sur la synonymie, sur les champs sémantiques), syntaxique (nominalisation, transformations réciproques entre phrases complexes et phrases simples), stylistique (exercices sur les niveaux ou registres de langue, paraphrase, parodie, etc.).

2°) l'initiation à la grammaire comparée, qui ne sera confondue ni avec la traduction, ni avec la stylistique comparée, à l'occasion d'exercices sur les rapports entre la langue et la pensée: comment chaque langue exprime-t-elle les notions d'existence, de néant, de possibilité, d'impossibilité, la négation, l'interrogation, l'ordre, la demande, le souhait, etc., ou encore le procès, l'évolution, l'avènement, le changement, la pérennité, etc.etc.?

Il s'agit, dans tous ces exercices (du 1° et du 2°), de BRISER les AUTOMATISMES, de supprimer les «ocillères» que favorise (installe, cristallise...) l'expression monolingue, de faire découvrir les possibilités de modes d'expression entre les langues. Le maître-mot dans la théorie et dans la pratique de cet enseignement est: la comparaison.

Au premiers niveaux de l'apprentissage d'une langue, il est, certes, possible que la comparaison entre les langues vienne intempestivement, sous le nom d'interférences, compliquer et retarder l'apprentissage de chacune des langues. Mais au niveau supérieur, et, en tout cas, pour l'apprenti-traducteur, il ne s'agit plus d'éviter la «contamination» des interférences, mais, tout au contraire, de faire face à ce phénomène de toute façon inévitable pour en prendre pleinement conscience, et, finalement, envisager positivement ce phénomène en le considérant non plus comme un handicap, un boulet que l'apprenti-traducteur traîne derrière lui mais comme un levier qui lui permettra d'améliorer, et simultanément, la maîtrise de deux (ou plusieurs) langues...

3°) enfin, une option résolument «culturaliste» de l'enseignement des langues, loin de la «philosophie» instrumentaliste, techniciste, qui a trop longtemps en Algérie inspiré les programmes et la pédagogie non seulement des langues étrangères mais de la langue nationale elle-même, et qui apparaît aujourd'hui à la lumière de ses résultats et des acquisitions modernes de sciences humaines comme une erreur extrêmement grave. L'importance de la dimension «culturelle» de chaque langue et du rôle des facteurs culturels dans la traduction a fait prendre conscience du fait que la langue (naturelle) ne joue jamais dans la traduction le rôle d'un simple véhicule neutre du message mais, au contraire joue un rôle dans la transmission de celui-ci — car l'effet produit par le message et qui dépend de la «qualité» du message et des conditions de sa transmission et non pas seulement de son «contenu», peut être même plus important que le «contenu» analysable du simple point de vue linguistique — et, même, fait partie du message. Révolution capitale spécialement pour le traducteur, grâce à Me Luhan, du «message = message» ! La conception «fonctionnaliste» - «instrumentaliste du langage par le traducteur moderne.

En conséquence, les textes étudiés, aussi bien en langue de base que dans les langues étrangères, ne seront pas choisis sur la base des seuls critères linguistiques et stylistiques mais aussi pour leur intérêt et leur richesse du point de vue de la civilisation et de la culture dont il s'agit: non pas les textes les plus pauvres mais au contraire les plus denses en références et allusions culturelles — nonobstant le degré de complexité syntaxique et / ou stylistique. L'étudiant sera ainsi préparé à «sentir», à saisir, en finesse, même dans les textes ou messages apparemment les plus simples, les plus pauvres, les éléments qui ne dépendent pas des seules structures lexicales, syntaxiques et stylistiques, et qu'il s'agira cependant pour lui de «rendre» dans l'autre langue. Il n'est pas nécessaire pour cela de faire siennes les théories de Humboldt ou de Sapir-Whorf, ni de croire au «génie»

des langues : il suffit de considérer les véritables exigences de la traduction et d'interroger l'expérience des traducteurs professionnels.

CONCLUSION

S'agissant de la traduction et de la formation des traducteurs, la nature même de la traduction, dans quelque perspective: théorique / scientifique ou pratique / pédagogique / professionnelle qu'on l'envisage, impose une vision comparatiste et par conséquent, pour l'essentiel, une épistémologie et une méthodologie fondées sur l'analyse.

Il y a deux façons fondamentales pour l'homme de saisir l'étrange-étranger: ou bien selon soi, en ramenant l'autre au même, niant ainsi l'altérité, ou bien au contraire en le reléguant dans l'altérité radicale, absolue. Dans le premier cas, il se condamne au narcissisme, voir à l'autisme, la répétition-répétition-ressassement de soi, à la re-production de soi par soi, à la fausse transformation du même en re-présentation. Dans le deuxième cas, cette découverte entraîne l'oubli de soi, l'identification à l'autre, l'acculturation, l'aliénation (dans tous les sens du mot).

Dans les deux cas, on tombe dans un piège mortel pour l'esprit, et pour l'existence même : l'immobilisation, ou l'anéantissement.

Or la traduction est, par excellence, le lieu où s'abolit cette trop simple alternative. Elle ne dit pas/ OU BIEN CECI, OU BIEN CELA, mais: LES DEUX, MOI ET TOI, le MEME et l'AUTRE, et leur liaison, et leurs rapports, et que cette liaison passe par une communication des consciences et non pas seulement par des «techniques». L'esprit vivifie et la lettre (ou la technique) tue: voilà, selon nous, la devise admirable, et indépassable, qui doit s'imposer à tous les traducteurs, et à tous... les formateurs de traducteurs. A eux d'en tirer les conséquences...

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- CHANGE n° 14 et n° 19 (1974), Editions Seghers-Laffont, Paris;
- HELLAL, Yamina: La Théorie de la traduction, O.P.U., Alger, 1986.
- JAKOBSON, Roman: Essais de linguistique générale, (1963) et II (1973), Editions de Minuit, Paris;
- LADMIRAL Jean-René: Traduire: Théorèmes pour la traduction. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1987
- MOUNIN, Georges: Les Problèmes théoriques de la traduction, Université Val-de-Marne-Créteil, diffusion honoré champion, Paris, 1980 (2ème édition);
- REDOUANE, Joëlle: La Traductologie, O.P.U., ALGER, 1985;
- SELESKOVITCH, Danica, et LEDERER, Marianne: Interpréter pour traduire, Didier-Erudition, Paris, 1984.
- VINAY, Jean-Paul, et DARBELNET, Jean: Stylistique comparée du français et de l'anglais, Didier, Paris, 1968.